

## Les Cahiers des dix



# Monseigneur de Laubérière, cinquième évêque de Québec (1740)

Armand Yon., d.ph., l. ès l.

Numéro 41, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon., A. (1976). Monseigneur de Laubérière, cinquième évêque de Québec (1740). *Les Cahiers des dix*, (41), 127–155. <https://doi.org/10.7202/1016226ar>

## Monseigneur de Laubérivière, cinquième évêque de Québec (1740)

Par ARMAND YON., D. PH., L.ÈS L.

### I. — ATTENTE

En ce mois de juillet 1740, Québec est dans l'attente : Québec, c'est la capitale de la Nouvelle-France, mais c'est aussi le siège d'un évêché « grand comme un monde »,<sup>1</sup> s'étendant des rives de l'Atlantique vers l'ouest jusqu'au-delà des Grands Lacs, et, vers le sud, jusqu'à la vallée du Mississipi.

Or Québec attend son nouvel évêque.

Depuis la retraite, en 1688, de son premier pasteur, François de Montmorency-Laval, ce lointain diocèse n'a vraiment pas été gâté. A sa demande, l'évêque avait obtenu du Roi Jean-Baptiste de la Croix de Saint-Vallier, d'abord (1685) comme vicaire général, puis, à partir de 1688, en qualité de successeur et deuxième évêque de Québec.

Personne ne contesta jamais le zèle, les dons vraiment apostoliques de ce prélat de 32 ans, originaire du Dauphiné. Avant tout, n'avait-il pas accepté d'emblée ce diocèse, situé à deux ou trois mois de navigation, et qui « était peut-être le plus misérable et le plus difficile des diocèses missionnaires »<sup>2</sup>? Au cours d'un premier séjour de dix-huit mois, Québec avait vu maintes preuves de son activité et de son savoir-faire. Il trouva moyen, en effet, de visiter non seulement les paroisses riveraines du Saint-Laurent, mais pénétra jusqu'en Acadie. Et partout, il prêcha et se dépensa sans compter. Cependant, son clergé et de nombreux fidèles pensèrent qu'il n'était pas le chef spirituel qu'il fallait

1. L'expression est du cardinal Baudrillart, dans une *préface* que nous mentionnons plus loin. Le prélat ajoute : "fleur de l'épiscopat et de l'apostolat français", ix.

2. Le professeur Alfred Rambaud, dans une remarquable notice biographique de l'évêque de Québec (DBC, II, 342s.)

à ce pays encore neuf : trop autoritaire, trop prodigue des maigres ressources matérielles dont on disposait, Mgr de Saint-Vallier étonnait et même effrayait.

Pendant qu'il était à Paris pour son sacre, on alla jusqu'à prier le Roi de le garder; mais le bouillant prélat sut vaincre toutes les oppositions et rentra dans son diocèse, au grand dam de celui-ci. Les quelque quinze ans qui allaient suivre seraient marqués par les querelles qu'il suscita de tous côtés, arrivant à se brouiller avec, entre autres, son séminaire, son chapitre, le gouverneur Frontenac, M. de Callières, gouverneur de Montréal, de même qu'avec les Récollets, les Jésuites et les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame.

Tenu au courant de ces difficultés, Louis XIV avait cherché à le faire démissionner, mais en vain. . . En 1704, l'évêque de Québec, qui venait de passer quatre ans en Europe, allait s'embarquer une fois de plus à La Rochelle. Il comptait à peine cinquante ans, et il était bien loin de se douter des épreuves qui l'attendaient. La France était alors en pleine guerre de la Succession d'Espagne. Le navire qui portait Mgr de Saint-Vallier, la *Seine*, fut attaqué à la hauteur des Açores et pris en chasse par une escadre anglaise. On dut amener pavillon, et le prélat, fait prisonnier avec 16 compagnons, fut conduit en Angleterre. Là régnait la reine Anne. Elle eût volontiers échangé son illustre prisonnier contre un certain espion flamand détenu par Louis XIV, mais que ce dernier ne voulut pas relâcher, de sorte que les Français durent subir une pénible captivité de cinq ans.

Libéré en 1709, Saint-Vallier regagne Paris. Allait-il enfin se démettre ? le Roi l'espérait, mais le prélat, lui, tenait à rentrer au plus tôt dans un diocèse où il était si peu *persona grata*. Ce n'est qu'en 1713 que Louis XIV céda, et, en août de cette année-là, Québec put revoir son évêque, mais « vieilli, fatigué, les traits altérés. »<sup>3</sup> Il fit même, l'hiver suivant, une grave maladie, puis reprit le joug, toujours ferme de caractère et plus austère que jamais. Retiré à son Hôpital général qu'il avait fondé, c'est là qu'il devait mourir, le 26 décembre 1727. Comme sa vie, sa mort fut sous le signe de la discorde : ses obsèques donnèrent lieu à force querelles de préséance.

---

3. *Op. cit.*, 347.



MONSEIGNEUR

V<sup>e</sup> EVÊQUE

1711



DE LAUBÉRIÈRE

DE QUÉBEC

1740

*Portrait de Mgr de Laubérière exécuté à la veille de son départ de France. Sans se créer des armes épiscopales, le jeune évêque adopta celles des Quinsonas, écartelées des armoiries des Saint-Germain de Mérieu, et timbrées d'une couronne de marquis. Il coiffa le tout de son chapeau d'évêque, omettant la devise ancestrale : Toujours Tout Droict. Il fit graver de même façon un cachet dont il se servit pour la première fois sur sa lettre du 6 février 1740.*

j'ai  
 j'ay enfin reçu mes Bulles, Madame ma très chère mère,  
 vendredi passé, j'ay été même assez promptement expédié -  
 depuis la démission que je n'ay envoyée que sur la fin d'août.  
 de juin. Je compte me faire sacrer dimanche, si vous  
 envoyez à la poste le samedi, vous recevrez ma lettre  
 assez tôt pour me recommander aux prières des bonnes âmes  
 surtout des très religieuses Carmélites, et de celles de  
 Ste Claire. Je suis en retraite et ne puis  
 davantage. J'ay l'honneur d'être avec un profond  
 respect  
 Madame ma très chère

ce jour  
 ce 11 août  
 1739

Votre très humble et très obéissant  
 fils et serviteur  
 Le sieur Berthier  
 Curé de Québec

Fac-similé d'une des lettres, à la fois tendres et respectueuses, que François-Louis adressait à sa mère avant son départ. Ici, il annonce la date de sa prochaine ordination : « J'ai enfin reçu, Madame ma Très Chère Mère, mes bulles vendredi passé; j'ai été même assez promptement expédié, depuis la démission que je n'ai envoyée que sur la fin du mois de juin. Je compte me faire sacrer dimanche; si vous envoyez à la poste samedi, vous recevrez ma lettre assez tôt pour me recommander aux prières des bonnes âmes et surtout des Saintes Religieuses Carmélites et de celles de Sainte-Claire. Je suis en retraite et ne puis vous en dire davantage. J'ai l'honneur. . . »

« Paris, ce 11 août 1739 ». . .

Certes, après quarante-deux ans d'une telle anarchie, l'ancien diocèse de Mgr de Laval avait besoin d'un chef énergique, capable de faire oublier les avatars et l'administration tracassière du prédécesseur. Or, du vivant même de celui-ci, et à sa demande, Paris avait nommé un capucin, le père Duplessis de Mornay, évêque coadjuteur de Québec avec succession : c'est donc lui qui devenait *ipso facto*, en décembre 1727, le troisième évêque de Québec. Soit crainte du mal de mer, soit pour tout autre motif, il n'avait pas encore mis le pied dans son diocèse. Il n'y vint d'ailleurs jamais, se contentant de l'administrer à distance, sans toutefois oublier d'en percevoir les revenus. La cour jugea bon de lui adjoindre un coadjuteur capable et actif. On crut le trouver dans la personne de Pierre-Hermann Dosquet, un Liégeois, qui fit un premier séjour au Canada, de 1729 à 1732, mais ne sut pas s'y rendre populaire. En 1733, Mornay donna enfin sa démission,<sup>4</sup> et Mgr Dosquet devint ainsi le quatrième évêque de Québec, mais... très peu résidant, puisqu'après un second séjour de dix-huit mois, il nomma vicaire général l'abbé de Miniac et se rembarqua définitivement pour la France. C'est seulement en 1738 que le cardinal de Fleury put obtenir sa démission et rendre libre une fois de plus ce siège épiscopal si peu convoité.

Telle était donc la situation à Québec en 1740. Le gouverneur Beauharnois avait bien affirmé que, dans les moments difficiles, les grands vicaires avaient gouverné le diocèse « avec édification et sagesse » ; mais, après tant de vicissitudes, les fidèles diocésains pouvaient à bon droit se demander ce que la Providence leur réservait. Heureusement, les premiers vaisseaux arrivés de France étaient porteurs de nouvelles rassurantes. On apprit ainsi que l'élu serait probablement un jeune prêtre du Dauphiné. Peu après, le chanoine Pierre-Hazeur de l'Orme, chargé des intérêts du chapitre en France, avait confirmé la rumeur en écrivant à son frère le chanoine Joseph-Thierry Hazeur, de Québec. Et c'est précisément ce dernier qui, muni d'une procuration, devait prendre possession de l'évêché au nom du nouveau titulaire, François-Louis de Pourroy de Laubérivière.

---

4. Par un acte daté du 12 septembre 1733. Il devait mourir à Paris en 1741, écrasé par un carrosse.

Au vrai, on le trouvait bien jeune : 29 ans, et c'était encore un Dauphinois, comme le terrible Saint-Vallier !<sup>5</sup> Cependant, les esprits demeuraient optimistes et confiants. Hazeur de l'Orme, dans sa lettre, n'avait-il pas affirmé que ce prélat était un homme « d'une grande piété et qui a du savoir » ?

## II. — L'ÉLU : UN ÉVÊQUE DE 29 ANS

C'est à Grenoble, dans l'hôtel particulier de ses grands-parents, que naquit, le 16 juin 1711, François-Louis. Son père, Claude-Joseph de Pourroy, seigneur de Laubérivière, était président de la Chambre des Comptes de Dauphiné. Il avait épousé Marie-Anne de Saint Germain-Mérieu. Ces deux familles nobles avaient déjà donné plusieurs sujets distingués à l'Église, ainsi qu'à l'armée et à la magistrature.

François-Louis était le cadet de quatre enfants, dont une fille, Françoise, et deux fils : Marc-Joseph (1700-1757), qui assurerait la succession, et Pierre-Emmanuel, né en 1702. Un quatrième fils, François-Zacharie, devait naître en 1719. L'enfant fut mis en nourrice, à la campagne, jusqu'en septembre 1713, alors qu'il revint auprès de sa mère, personne à la fois pieuse et enjouée qui fut sa toute première éducatrice. Les Jésuites possédaient dans le quartier même un collège, où le jeune Grenoblois entra bientôt pour commencer ses humanités.

A l'époque des vacances, il ne manquait pas d'accompagner sa mère dans les diverses propriétés de la famille; mais ses préférences allaient au domaine de Mérieu, en ce fier château qui mire dans le Rhône sa solide carrure. Son arrière-petit-neveu, le comte de Quinsonas, qui s'est fait son biographe<sup>6</sup>, ne doute pas que « ce paysage un peu mélancolique, un peu sévère, mais si particulier, si prenant », n'ait eu quelque influence sur le caractère précocement sérieux du futur évêque.

5. Il est curieux de voir à la fois, sur une vieille carte du Dauphiné, les fiefs respectifs des La Croix et des Pourroy : pour les premiers à l'ouest, le puissant château de Saint-Vallier qui avait jadis appartenu à Diane de Poitiers, et, pour les seconds, sur une boucle plus amène du Rhône, Morestel et le château de Mérieu, que le guide Michelin signalera pour son site pittoresque.

6. Cet ouvrage essentiel, enrichi d'une abondante documentation, ne fut tiré qu'à un millier d'exemplaires. Il ne figure pas dans la bibliographie d'une brève notice de Mgr de Laubérivière (DBC, II, 553s.) Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le citer : (Quinsonas (comte de) *Un Dauphinois cinquième évêque de Québec : Monseigneur de Laubérivière (1711-1740)*, par un de ses arrière-petits-neveux. Lettre-préface de S. E. le cardinal Baudrillart. Ici, nous ne le mentionnerons que comme : Quinsonas, page tant.

Dès son enfance, l'écolier manifesta une singulière piété, qui devait avec le temps s'épanouir en une évidente vocation sacerdotale. Loin de s'opposer à ses désirs, la famille s'en réjouit. François-Louis, d'ailleurs, fut tonsuré alors qu'il n'avait pas encore onze ans.

Pour la formation ecclésiastique de son fils, le président de Laubérière choisit l'institution la plus réputée de France: le séminaire Saint-Sulpice, à Paris. François-Louis dut d'abord faire un stage à la maison dite des philosophes, où il entra en octobre 1727, y trouvant comme supérieur Jean Couturier, qui devait devenir, en 1731, supérieur de la Compagnie. Il y fut reçu maître ès-arts en septembre 1739. Le 4 octobre de cette même année, il était admis pour de bon au grand séminaire, où on lui conféra, en octobre 1730, les ordres mineurs. Il s'était déjà inscrit pour un cours en Sorbonne. Ordonné sous-diacre en 1732, il se voyait bachelier en février 1733, et, peu après, il prenait possession d'un canonicat, — la charge de sacriste de Saint-Barnard de Romans, que lui concédait un oncle à la mode de Bretagne, le chanoine de Pourroy.

Elevé au diaconat en juin 1734 par l'évêque de Grenoble<sup>7</sup>, François-Louis reçut enfin la prêtrise, à Saint-Sulpice, le 24 septembre 1735. Le milieu sulpicien lui plaisait. Il décida d'y poursuivre ses études théologiques, ce qui lui valut, au bout de trois ans, le doctorat en Sorbonne. Ce long séjour au séminaire, sous l'égide de M. Couturier, maintenant général, « lui avait mérité, observe, son biographe, l'affection de son supérieur, auquel, en un jour d'abandon, il avoua son désir d'aller en pays de mission servir son Dieu et son roi : cette confiance ne devait pas être oubliée ».<sup>8</sup>

Aussi, lorsque Mgr Dosquet eut offert sa démission, on songea en haut lieu à ce jeune chanoine pour l'évêché de Québec. Depuis 1726, l'ancien précepteur de Louis XV, le cardinal de Fleury, était premier ministre et détenait la feuille des bénéfices.

On a beaucoup, dans le passé, terni la mémoire de ce vieillard qui avait déjà en 1739 quatre-vingt-cinq ans. Pierre Gaxotte devait, de nos

7. Jean de Caulet, qui devait occuper le siège épiscopal de 1726 jusqu'à sa mort en 1771. En novembre 1740, il fera l'éloge funèbre du jeune évêque de Québec.

8. Quinsonas, 19. Mgr de Saint-Vallier n'avait pas, comme François-Louis, marqué une préférence pour un siège hors de France, mais il avait accepté d'emblée l'évêché lointain de Québec.



jours, lui rendre justice en même temps qu'à son Roi. Peut-être Fleury ne possédait-il pas « les dons d'un grand homme d'Etat: la largeur de vues, l'audace dans les projets, le goût et le sens des grandes entreprises », mais il faut admettre « que son gouvernement est une période de stabilité, de bon sens, de prudence et d'ordre ». <sup>9</sup>

Sa considération pour le supérieur de Saint-Sulpice était telle, a-t-on pu dire, qu'« il ne voit que par ses yeux ». <sup>10</sup> Leurs rapports étaient fréquents, d'ailleurs facilités par le fait que, après bien des instances, le ministre avait obtenu du Séminaire qu'on lui aménageât un logement à la maison d'Issy. Toutes les nominations importantes passaient par le truchement de M. Couturier, quand elles n'étaient pas suggérées par lui: « grâces et bénéfices, évêchés, abbayes, prébendes, tout dépend de sa protection ». <sup>11</sup> Et, dans ses choix, il marque une évidence prédilection pour les fils de grandes familles, « voire les princes ». On ira jusqu'à lui reprocher d'être, dans une certaine mesure, responsable de la décadence du clergé français d'après 1750. <sup>12</sup>

Un tel blâme, évidemment, ne s'applique pas au jeune élu de 1739 pour le siège de Québec. La nouvelle de la nomination commença à se répandre dès le début de mars. Le chanoine Pierre-Hazeur de l'Orme, prêtre canadien, représentait en France les intérêts du chapitre de Québec. A son frère, Thierry Hazeur, chanoine de Québec, il écrivait souvent. Il lui raconta avoir eu récemment la visite d'un abbé Vincelotte, jeune Canadien « venu à Paris pour s'y faire ordonner prêtre ». <sup>13</sup> Ce dernier venait de rencontrer François-Louis. Soit indiscretion, soit plaisanterie, il l'avait salué comme déjà évêque de Québec: l'intéressé s'était contenté de sourire!

Le 22 mars, la nomination devint officielle. Peu après, François-Louis était présenté au Roi, à Versailles, par le cardinal de Fleury. Louis XV n'avait qu'un an de plus que lui, ce qui ne l'empêcha pas de trouver « bien jeune » le nouvel évêque. Ce dernier s'empressa naturellement

9. Pierre Gaxotte, *Louis XV* (Fayard, 1933), 109s.

10. Baston, *Mémoires*, I, 172.

11. Mgr J. Leflon, *Monsieur Emery* (1944), I, 83. On a dit que l'épiscopat français, en 1791, comptait plus de 50 évêques formés sous le gouvernement de M. Couturier.

12. Id., 83. Deux historiens modernes de Saint-Sulpice: Bertrand, Boisard, sont du même avis.

13. Il ne semble pas que cet ecclésiastique ait jamais exercé son ministère au Canada, car son nom ne figure pas dans les *Répertoires* du Clergé canadien dressés au XIXe siècle par l'abbé Dallaire.

de raconter à sa mère le scène dans le cabinet du Roi, où se trouvaient également le cardinal de Tencin et le cardinal d'Auvergne. « Ils me firent beaucoup d'accueil », observe-t-il.

Quant au cardinal de Fleury, il avait cru bon de rassurer François-Louis sur le compte de son lointain champ d'apostolat, lui faisant remarquer qu'« on trouve plus de consolations souvent dans ces pays-là que dans sa propre patrie. Il ne faut pas se figurer au reste que ce soit une terre qui dévore ses habitants; le pays est bon, la colonie de Français qui l'habite est très éloignée des mœurs des sauvages; il y a peut-être autant de politesse qu'en France ». <sup>14</sup>

Sitôt fixé, le chanoine de l'Orme termina la lettre commencée à son frère en confirmant la nouvelle. Puis, il s'en fut sans retard complimenter François-Louis qui, dit-il, le reçut « très gracieusement ». Mais il ajouta : « Tout ce que je crains, c'est qu'il n'ait trop sucé le lait de Saint-Sulpice ». <sup>15</sup> M. de l'Orme pensa qu'un si jeune prélat pourrait bénéficier de ses lumières, et peut-être même épouser ses préjugés. « François-Louis écoutait avec déférence, remerciait, notait, mais montra assez vite qu'il saurait juger par lui-même ». <sup>16</sup>

### III. — PRÉPARATIFS DE DÉPART

Une fois nommé évêque, François-Louis avait résigné son bénéfice de Romans. Il ne lui restait plus qu'à attendre ses bulles de Rome pour se faire sacrer et prendre possession de son siège de Québec par procuration.

Entre-temps, il se préoccupa, avec les siens, de préparer un départ prévu pour les mois d'avril ou de mai de l'année suivante. Sans être dans la gêne comme tant de familles nobles d'alors, — les Lamoignon-Fénelon, par exemple, <sup>17</sup> — ses parents semblaient jouir d'une certaine aisance. Quoi qu'il en soit, ils entendaient agir en toutes choses avec dignité. Aussi le jeune évêque put-il compter qu'on l'aiderait à se munir des nombreux articles que nécessitait son nouvel état. Il attendait de son père que celui-ci se chargeât d'acquitter le coût des billes. Sa mère,

14. Lettre du 24 mars 1739.

15. Lettre du 21 mars 1739.

16. Quinsonas, 44.

17. On sait que, connaissant l'indigence de la famille, le duc de Bourgogne obtint de Rome le *gratis* pour les bulles de Fénelon.

par ailleurs, voulait lui offrir, entre autres objets, sa crosse, son anneau et sa croix pectorale. La famille lui donna sa « chapelle », c'est-à-dire des vases sacrés et de l'orfèvrerie d'autel. La Présidente était aussi priée de faire confectionner la chape, la chasuble et « les dalmatiques, qui sont de taffetas ».

Sollicité, un ami de la famille prêta mille francs « à prendre sur sa caisse », et l'on voit dès lors notre prélat, souvent guidé par M. Couturier, courir de côté et d'autre pour se procurer « à juste prix », d'abord deux mitres (la « précieuse » et l'ordinaire), puis deux ceintures de soie blanche, dont l'une « a des franges d'or », des gants, des souliers, des bas de soie, « moins chers à Grenoble ». Certes, il « tâche de profiter des bons marchés quand il s'en trouve », mais ces premiers contacts avec la vie matérielle lui font conclure que « l'argent s'en va bien vite dans ce pays-ci ». Il se plaint du coût des carrosses, dont ne saurait se passer sa nouvelle qualité d'évêque. « Voilà, ajoute-t-il, les incommodités des grandeurs : je ne peux me présenter honnêtement dans une maison comme il faut sans y aller en carrosse, et les pas se payent chèrement ». <sup>18</sup>

Les mille francs avancés servirent également à faire peindre un bon portrait de François-Louis. A ce propos, son biographe regrette que « le nom du peintre qui a fixé le visage mince, les yeux très doux et les beaux cheveux bruns du jeune évêque, ne soit pas venu jusqu'à nous ». <sup>19</sup>

Peut-être, dans l'entourage des Quinsonas-Laubérivière, ce prochain départ pour un pays plutôt mal connu avait-il suscité quelque crainte, d'autant plus que le second fils, Pierre-Emmanuel, <sup>20</sup> lors d'un voyage en Louisiane, y avait couru de grands risques et fut même prisonnier des sauvages. Aussi bien, François-Louis, déjà rassuré par le cardinal de Fleury, crut-il devoir présenter aux siens sous un meilleur jour la vie qui, selon lui, l'attendait en Nouvelle-France : « Les sauvages, affirme-t-il, ne sont point des gens si terribles qu'on voulait les dépeindre : ceux qui ont fait alliance avec les Français sont très attachés aux missionnaires qu'on envoie; ils ont une vénération pour eux » <sup>21</sup>. . .

18. Lettre du 11 juillet 1739.

19. Quinsonas, 53.

20. Pierre-Emmanuel (1702-1766), chevalier de Malte, commandeur de Jalès.

21. Cité par Quinsonas, 49.

L'arrivée des bulles tardait, et l'attente paraissait longue à François-Louis. Comme il marquait quelque impatience, sa mère, qui, nous l'avons dit, était d'humeur gaie, voulut lui jouer un tour de sa façon: il reçut, raconte-t-il, un paquet « cacheté, ficelé, bien fermé » contenant des mouchoirs brodés ainsi que. . . des bulles « simulées », — innocente plaisanterie qu'il ne sembla pas trop bien priser. Ne dirait-on pas aujourd'hui qu'il manquait d'humour ?

Enfin, le 11 août, il se vit en possession des bulles authentiques, qu'avait signées, le premier du mois, le pape Clément XII. Le sacre, fixé au dimanche suivant, 16 août, eut lieu dans la chapelle de Saint-Sulpice, si riche pour lui en chers souvenirs. Les évêques officiants furent Mgr Dosquet et Mgr de Mornay, de sorte que les personnes présentes assistèrent à ce curieux spectacle d'une réunion de trois évêques de Québec, dont deux anciens et le nouveau qu'ils venaient de sacrer. La *Gazette de France* du 22 août rendit compte de la cérémonie.<sup>22</sup>

Le surlendemain, François-Louis pouvait donc écrire à son père : « Mon mariage est enfin consommé, et il n'y a plus moyen de reculer [. . .] La cérémonie s'est passée dans la plus grande simplicité et le moins dispendieusement que possible ». Cependant, il lui fallait se conformer à quelques nouvelles démarches qu'exigeait l'étiquette: le 20, il prêtait le serment de fidélité au Roi dans la chapelle de Versailles, et là encore il devait y aller de sa bourse : « On donne ordinairement environ cinquante pistoles. On me menace encore d'un enregistrement à la Chambre des Comptes, enfin les dépenses n'en finissent point ». <sup>23</sup>

Il pensa alors qu'il était temps de faire cette ultime visite aux siens, toujours ajournée à cause de mille soucis d'ordre matériel. Il avait arrêté, dit-il, pour ce 17 août, cinq places dans la diligence de Lyon. Dans cette ville, il devait rencontrer sa mère chez sa tante de Saint-Romain. « On peut se figurer, écrira le comte de Quinsonas, la

22. En ces termes : "Le 16, l'Evêque de Québec fut sacré dans la chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice par l'ancien évêque de Québec, assisté des évêques de Tréguier et de Bethléem".

23. Lettre du 18 août 1739, qu'il signe, pour la première fois : *Fr. Louis, Evêque de Québec*.

satisfaction de la Présidente en trouvant à Lyon son fils, et en le voyant pour la première fois revêtu de la soutane violette, porteur de l'anneau et de la croix pectorale ». <sup>24</sup>

Après avoir passé quelques jours avec elle, il rendit visite à son ancien chapitre de Saint-Barnard. Le 20, le primat des Gaules, Henry-Oswald de Vintimille, lui conférait divers pouvoirs, entre autres celui de confirmer. C'est ainsi que, le jour de la Toussaint, il exerça pour la première fois ses prérogatives d'évêque en confirmant un grand nombre de fidèles dans l'église des Visitandines. De plus, il semble que François-Louis ait voulu solliciter de Rome, par l'entremise du cardinal de Tencin, certains pouvoirs extraordinaires, en vue de son diocèse de Québec. Habilement, le Saint-Siège se déroba: « le passé, lui fut-il répondu, est la règle du présent: on ne fait que ce qu'on a fait »; puis encore: « Vous ferez ce que faisaient vos prédécesseurs ». <sup>25</sup>

Fin-novembre, le jeune évêque était à Grenoble, chez ses parents. C'est là qu'il passa les fêtes de Noël et vit poindre cette nouvelle année 1740 qu'il ne devait pas achever. Au foyer, naturellement, on parla beaucoup de cette Nouvelle-France qui, dira plus tard Mgr de Caulet, « était pour lui la terre de promesse ».

En février, il dut, bien qu'à contre-cœur, « s'arracher » à sa famille. Avait-il comme un pressentiment de ne plus la revoir? Dans une lettre à sa mère, il avoua qu'il n'avait « jamais ressenti si vivement combien il en coûte de se séparer » des siens. Sa philosophie, sa vertu, ajoute-t-il « l'a presque abandonné dans cette occasion ». Mais il adore les volontés de la Providence et s'y soumet. <sup>26</sup>

François-Louis avait déjà annoncé à son père qu'il comptait « faire une recrue » en Dauphiné. Par là il entendait déclarer qu'il avait choisi comme secrétaire l'abbé Pierre Paris, un sien « pays ». Sa maison, comme on disait alors, ne serait pas considérable: outre le secrétaire, elle comprendrait Jourdan, un valet qui avait servi fidèlement son père, et puis un laquais, Besson, qui se chargerait au besoin de la cuisine. Avait-il pensé un moment pouvoir emmener des missionnaires de sa province? C'est probable, mais, les difficultés qu'on pourrait soulever là-bas le firent renoncer à ce projet généreux.

24. Quinsonas, 59.

25. Cité par Quinsonas, 62.

26. Lettre du 6 février 1740, écrite de Lyon.

L'hiver 1739-1740 avait été particulièrement rude, en France. A Paris, le 15 février, François-Louis trouva la Seine gelée: il y vit comme « un avant-coureur du climat canadien » !

Il rencontra de nouveau, dans la capitale, le chanoine de l'Orme, qui lui présenta l'un des directeurs du Séminaire de Québec, François-Elzéar Vallier, originaire de Provence,<sup>27</sup> avec qui il eut de fréquents entretiens. L'évêque lui dit son intention de vivre au Séminaire même de Québec comme il avait vécu jusque-là à Saint-Sulpice. Il demanda qu'on lui préparât un appartement modeste: « rien que de simple et d'apostolique », à l'instar de Mgr de Laval. Il désirait prendre ses repas au réfectoire, avec les séminaristes. Vallier transmit ces desiderata à son confrère Ransonnet, de Québec, qui s'empressa d'acheter les meubles indispensables et de faire réparer et tapisser les chambres destinées au prélat. Dans sa lettre, Vallier descendait jusqu'aux détails, disant qu'il fallait servir François-Louis « en évêque, et lui donner un bon bouilli, une entrée et un poulet ou quelque autre morceau de roti ».

Cependant, le comte de Quinsonas note qu'aux Missions Etrangères de Paris, on ne semblait pas très enthousiasmé de ce projet d'installation au Séminaire de Québec. On pensait peut-être que ce prélat de vieille noblesse entendait y vivre en grand seigneur. Aux collègues canadiens, les Supérieurs conseillèrent « d'être bien prudents et de prendre garde de se charger d'une bonne oeuvre étrangère à leur maison, déjà obérée de dettes et de fondations pour l'éducation de la jeunesse ».<sup>28</sup>

Toujours aux écoutes, Hazeur de l'Orme avait eu vent des goûts simples, « sulpiciens », de l'évêque de Québec, et les trouvait fort louables: « En un mot, dira-t-il, il ne veut point de singularité ». Il écrira encore à son frère: « Il n'y a rien à craindre du nouvel Evêque, du moins il ne m'en a pas paru susceptible [sic]. Je l'ai instruit de mon mieux [...] Il manque d'expérience et ne paraît pas fort au fait du gouvernement, surtout dans les commencements, mais il y a lieu de croire qu'il s'y mettra ».<sup>29</sup>

27. F.-E. Vallier (1708-1747), né à Apt (Provence), ne jouissait pas d'une bonne santé et devait mourir à moins de quarante ans. C'était un homme aimable, conciliant, qui eût été d'un grand secours pour le jeune évêque. Cf. article de N. Baillargeon (DBC, III, 690).

28. Cité par Quinsonas, 67.

29. Cité par Gosselin, *L'Eglise du Canada*, V, 364.

Le cher chanoine, en fait de bons conseils, songeait sans doute aux siens, ce en quoi il se faisait illusion: comme le fait remarquer son arrière-petit-neveu, « François-Louis acceptait volontiers les conseils de M. de l'Orme, mais ne tenait peut-être pas autant compte de ses avis que ce dernier aimait à le laisser entendre. Il n'entendait en tout cas pas se laisser mettre en tutelle par lui, et, quand le chanoine lui demanda de lui donner des lettres de vicaire général, il le pria d'«attendre à l'année prochaine, et qu'il aurait sûrement de ses nouvelles ». <sup>30</sup>

Jusqu'au dernier moment, François-Louis ne put échapper aux soucis prosaïques que lui imposait la préparation de ce lointain voyage. Après réflexion, il décida de n'emporter que quelques meubles, quitte à se faire rembourser le prix de ceux qui resteraient. Certes, il ne voulait « rien que de bienséance », mais l'abbé Vallier lui ayant dit en passant qu'il « ne saurait s'empêcher de donner à manger parfois au cours de l'année, il écrivit à sa mère qu'«il lui fallait quelques couverts d'argent et de la faïence »; ajoutant: « Je fais faire dix couverts; avec les deux que vous m'avez donnés, j'aurai la douzaine. Il me faut aussi six grandes cuillers. Avant que je quitte la France, ma bourse sera un peu démunie. . . »

C'est vers la mi-mars qu'on commença à parler sérieusement d'une date de départ. Le ministre, M. de Maurepas, avait d'abord mentionné le début de mai, puis il fut question du 15 de ce mois. Effectivement, c'est le 9 mai que François-Louis quitta Paris pour La Rochelle. Cette fois, il avait réservé « huit places dans un carrosse de voiture » (nous dirions: de ligne). Ce n'était guère le printemps: il avait neigé à Paris le 2 mai, ce qui fit dire au nouvel évêque: « noviciat du Canada! »

Il avait déjà pris congé des siens par lettres, mais, de La Rochelle, il voulut écrire encore à ses parents, assurant son père qu'il partait « avec un entier abandon entre les mains de la Providence. J'en aurai toujours assez pour fendre la glace du Canada et marcher s'il le faut sur des raquettes, à l'imitation de Monseigneur de Laval, un de mes prédécesseurs, avec ma chapelle sur le dos. Je ne suis pas chargé du bien que je ne peux pas faire. Je donnerai ce que j'ai et l'on verra ma bonne volonté pour le reste ». <sup>31</sup> A sa mère, il disait combien il resterait uni par le coeur à « ceux qui lui avaient donné le jour ». Il

30. Quinsonas, 65.

31. Lettre (de La Rochelle), du 22 mai 1740.

la chargeait de bonnes amitiés et salutations à la famille et aux amis, sans oublier de remercier une religieuse, sa tante de Montfleury, dont « il mangera les saucissons avec action de grâce ».

À La Rochelle, en attendant l'embarquement, les voyageurs s'étaient retirés comme d'usage chez un négociant nommé Bourguine. On faisait ainsi connaissance, car il n'était pas indifférent de savoir avec qui on allait « traverser le ruisseau », suivant une expression de François-Louis. Déjà on supputait la durée probable du passage, et des paris étaient même engagés.

#### IV — LA TRAVERSÉE

Toutefois, le délai, à La Rochelle, fut plus long que prévu. Nous en connaissons les détails, avec ceux de la traversée, grâce au *Journal* de bord du chevalier de Saint-Légier de la Saussaye, commandant du *Rubis* qui allait emporter nos voyageurs outre-Atlantique. C'est le comte de Quinsonas qui a eu la bonne fortune de retrouver ce document aux Archives Nationales de Paris.<sup>32</sup>

Ce « vaisseau du Roi » n'était, sans doute, ni meilleur ni pire que la plupart de ces bâtiments qui faisaient chaque été la navette entre la France ancienne et la Nouvelle. Celui-ci, il est vrai, avait failli périr, deux ans auparavant, aux atterrages dits du « Chapeau-Rouge », sur les côtes de Terre-Neuve.

Voici, du reste ce qu'en pensait un passager de 1735, le père Nau, jésuite originaire de Bordeaux: « La seule vue de la Sainte-Barbe où nous devons coucher pendant la traversée nous déconcerta tous, moi le premier. C'était une chambre grande comme la rhétorique de Bordeaux, où l'on voit suspendus, en doubles rangs, des cadres qui doivent servir de lits aux passagers, aux passagères, aux officiers inférieurs et aux canonnières. Nous étions pressés, dans ce lieu obscur et infect, comme des sardines dans une barrique. Nous ne pouvions nous rendre à nos lits sans nous heurter vingt fois la tête et les jambes. La bienséance ne nous permettait pas de nous déshabiller. Nos habits, à la longue, nous brisaient les reins ».<sup>33</sup>

32. Archives Nationales, Paris, no 4, JJ, 32. Marine.

33. Quinsonas, 83.



Les passagers dits « de chambre » étaient évidemment mieux logés, en général dans le château-arrière du navire. Le ministre de Maurepas avait accordé le passage sur le *Rubis* à vingt-trois personnes, dont la liste nous a été heureusement conservée. Ce nombre, bien entendu, ne comprenait pas l'équipage, les soldats non plus que les « passagers malgré eux » : faux-sauniers et autres disciplinés.

Dès le 1er juin, on avait passé l'équipage en revue, et l'on s'apprêtait à lever l'ancre, lorsque se produisirent diverses sautes de vent. . . C'est le 9 seulement que le commandant pourra écrire: « A 4 heures du matin, j'ai appareillé de l'île d'Aix avec la flûte l'*Orox*, allant à l'Île Royale, le vent étant à ouest-nord-ouest presque la terre, et suis venu mouiller à la grande rade de Chef de Bois ».

Le *Rubis*, qui devait porter comme d'habitude 48 canons et environ 250 hommes d'équipage, put enfin mettre à la voile le lendemain: « Nous nous sommes embarqués, écrira plus tard l'abbé Pâris, le dix juin de l'année 1740 à La Rochelle, en l'île d'Aix, 340 qui désirions tous nous rendre à Québec ». Le commandant avait reçu ordre de « prendre sous son escorte les navires marchands [...] prêts à partir pour le Canada, et de les escorter avec vigilance ». La flûte l'*Orox* devait démarrer avec le *Rubis*, mais s'en séparer en temps et lieu pour se diriger vers Louisbourg. En route, on devait « saluer les navires de têtes couronnées », moins une seule exception: les vaisseaux anglais.

Le mois de juin s'acheva agréablement à bord. Entre mer et ciel, les principales distractions étaient naturellement les repas et les conversations qu'on tenait par temps favorable sur les ponts. Certains passagers s'intéressaient à la manoeuvre des matelots, d'autres se contentaient de regarder couler l'eau. . .

A la table du commandant, la figure dominante était évidemment l'évêque, accompagné de son secrétaire. Le clergé y était encore représenté par trois jeunes sulpiciens: Antoine Faucon, Jacques Masson de Montbrac et Jean-Claude Mathevet (qui n'était que diacre), ainsi que par deux jésuites: le père Canot et un jeune régent, le père de Beugny. Parmi les notables laïcs, se trouvaient le capitaine Rigaud de Vaudreuil,<sup>34</sup> un sieur Olivier, « directeur des Forges », les sieurs

34. François-Pierre Rigaud de Vaudreuil (1703-1780), officier, frère du dernier gouverneur de la Nouvelle-France. Il deviendra lui-même gouverneur de Trois-Rivières puis de Montréal.

Saoust, Foucher, une dame Levasseur avec ses enfants, et d'autres, en tout seize personnes.<sup>35</sup> Il existait une seconde table, dite « de l'office », pour des passagers de condition modeste et les domestiques des privilégiés, et là même encore, paraît-il, il y avait des catégories, certains étant à la ration, d'autres à la ration et demie !

Tandis que le *Rubis* naviguait paisiblement sur l'Atlantique, les habitants de Québec voyaient prendre fin leur longue attente: la procuration adressée en février par le nouvel évêque à messire Thierry Hazeur, grand pénitencier de la cathédrale, était parvenue à destination le 1er juin. Le 20 de ce même mois, celui-ci prit possession du diocèse au nom de son ordinaire, François-Louis de Pourroy de Laubérivière. La cérémonie se déroula en présence de plusieurs notables, dont « Monsieur d'Echaillon, lieutenant de roi et commandant ».<sup>36</sup>

Une autre date aurait mérité qu'on la signale, au cours de ce mois de juin; mais ce n'est pas un homme de la modestie de François-Louis qui eût osé rappeler à ses compagnons de voyage que, le 16, il était entré dans la trentième année de son âge. Aussi l'anniversaire demeura-t-il probablement ignoré de tous. Mais rien ne nous empêchera d'admirer le tableau de ce jeune pasteur, si ardemment désiré de son troupeau, voguant toutes voiles dehors vers une destinée qui s'annonce si heureuse. Et ces Français, sans peut-être s'en douter, vivent alors une période tout particulièrement remarquable de leur histoire: « cette époque, écrira Baudrillart, où le siècle de Louis XIV se survit, avant de se muer en celui de Louis XV et de la Révolution, avant de devenir vraiment le XVIIIe siècle, brillant mais inquiétant, l'un des plus caractéristiques de notre histoire, le père de la France moderne ».

La mer resta belle jusqu'à la fin et le vent favorisa la marche du *Rubis*. C'est le 18 que « la flûte l'*Orox* s'éloigna du bâtiment » pour cingler vers l'Île Royale.

On eut néanmoins vers ce temps à déplorer un premier cas de maladie. Il nous est relaté par le père Canot, dans une longue lettre qu'il devait adresser à sa communauté, après ce voyage tragique: « Nous étions, écrit-il, à quatre cents lieues près de Québec lorsque le jeune régent qui était parti avec moi de Paris tomba malade très dangereu-

35. Archives Nationales, Paris, B. 71, Colonies.

36. Jean-Baptiste de Saint-Ours Deschaillons (1669-1747).

sement. Il fallut se donner bien du mouvement. Je m'en donnai, je veillai, je fis tout ce qu'on peut faire dans cette occasion. Dieu bénit mes voeux et mes soins, et notre novice se trouva dans peu convalescent, mais sa maladie n'était qu'un présage imparfait de celle dont tout le vaisseau devait être infecté. »

Ici se place un épisode que certains regardèrent comme prodigieux. Il ne nous est rapporté que par un seul auteur, Pierre-Thomas Ruffin de la Marauière, sulpicien, qui n'était pas présent sur le vaisseau.<sup>37</sup> Comme ce fait a été retenu par plus d'un historien, dont les abbés Gosselin et Tanguay, nous l'exposerons ici dans les termes mêmes du comte de Quinsonas. « Une femme avait, dans un moment de trouble, laissé tomber son petit enfant dans la mer. Dans sa désolation, la mère éplorée alla se jeter aux pieds du jeune et pieux Evêque de Québec, à qui elle avait vu opérer tant de prodiges de charité. . . Le Saint Jeune Homme se mit aussitôt en prières dans la simplicité de son coeur, et Dieu récompensa la foi de l'un et de l'autre. L'enfant reparut sur les flots, et les heureux témoins de ce prodige remarquèrent qu'il tenait sans cesse les yeux fixés sur ceux du Prélat qui, lui-même, tantôt regardait l'enfant et tantôt regardait le ciel. Enfin, les matelots, qui avaient descendu une chaloupe à la mer, prirent le pauvre enfant qui flottait sur les vagues et le rapportèrent plein de vie et de santé à son heureuse mère. »

Il n'est pas étonnant que les passagers aient vu là comme une sorte de miracle. Ce qui frappe surtout, c'est cette confiance qui incline les témoins à s'adresser spontanément à l'évêque plutôt qu'aux marins.

Entre-temps, le navire approchait des bancs de Terre-Neuve. La traversée de l'Atlantique, surtout en ces régions et dans le golfe du Saint-Laurent, fut toujours redoutée des navigateurs. Il fallait affronter souvent des brumes épaisses; et, comme aujourd'hui, les vaisseaux se trouvaient parfois en présence des « montagnes de neige » — icebergs<sup>38</sup> contre lesquels, en 1755, le commandant de l'*Actif* imagina

37. Pierre-Ruffin de la Marauière, né en 1706 au diocèse d'Angers, entré à Saint-Sulpice en 1727, arrivé (diacre) à Montréal en 1729, Prêtre en 1730. Curé de Longue-Pointe (1736-1741). Retourné cette dernière année en France, où il mourut (Henri Gauthier, *Sulpiciana*, 257). Son nom fut souvent déformé par ceux qui rapportèrent le curieux incident.

38. En 1740, le mot n'eût pas été un néologisme, puisque, paraît-il, on l'employa pour la première fois en 1715 dans la *Description de l'île de J. Mayen*.

de faire tirer à boulets, ceux-ci « ne faisant guère plus d'effet que sur un rocher. »

Si pareil spectacle fut épargné aux passagers du *Rubis*, il n'échappèrent pas aux désagréments habituels de ces latitudes. « Dès le début de juillet, la mer devient agitée, on navigue dans la brume et on roule fortement; le dimanche 3, on aperçoit quelques oiseaux du banc, ce qui fait redoubler de prudence; on sonde toutes les quatre heures, et le mardi 5 on trouve le fond par 45 brasses, ce qui fait constater qu'on est arrivé sur le grand banc de Terre-Neuve. »<sup>39</sup>

On rencontre bientôt trois navires de pêche, dont deux d'Olonne et un autre des environs de Marennes. C'est une révélation, que de retrouver des vivants! Mgr de Laubérivière profite de l'occasion pour écrire à sa mère un court billet, qu'il confie à l'un des pêcheurs: ce sont les dernières lignes que les Laubérivière devaient recevoir de leur fils... Le ton en était optimiste et même joyeux: on avait atteint ce grand banc en vingt-deux jours; il ne restait plus jusqu'à Québec que trois cents lieues! Lui-même n'avait pas souffert du mal de mer, mais son secrétaire, en revanche, avait été incommodé. Les passagers, grâce à une bonne pêche, ont pu manger de la morue fraîche « et de belle taille. »<sup>40</sup>

Trois jours plus tard, la brume, l'agitation de la mer et les fonds mal définis rendent la navigation plus difficile. Le commandant avoue qu'il ne se fie guère à la carte mise à sa disposition. Il fait pratiquer de fréquents sondages, ajoutant: « Je conseillerai toujours, quand on est dans les bancs, de ne pas épargner la sonde. »

« C'est seulement le 11 que l'on sonde sans trouver fond, poursuit le comte de Quinsonas. Le mercredi 13, on passe entre l'île Saint-Paul et le cap nord de l'île Royale; le jeudi 14, on aperçoit l'île aux Oiseaux; le 15, on se trouve entre l'île d'Anticosti et la pointe de Gaspé. Le 17, on rencontre un brigantin qui va de Québec à l'île Royale. »

Et le *Rubis* s'engage enfin dans le Saint-Laurent. « Les terres que Mgr de Laubérivière peut apercevoir à bâbord ou à tribord font partie de l'immense diocèse auquel il a hâte de se dévouer, et il peut espérer arriver bientôt en sa ville épiscopale. »<sup>41</sup>

39. Quinsonas, 87.

40. "Au grand banc de Terre-Neuve, ce 4 juillet 1740".

41. Quinsonas, 88.

## V — « UN MAL QUI RÉPAND LA TERREUR »

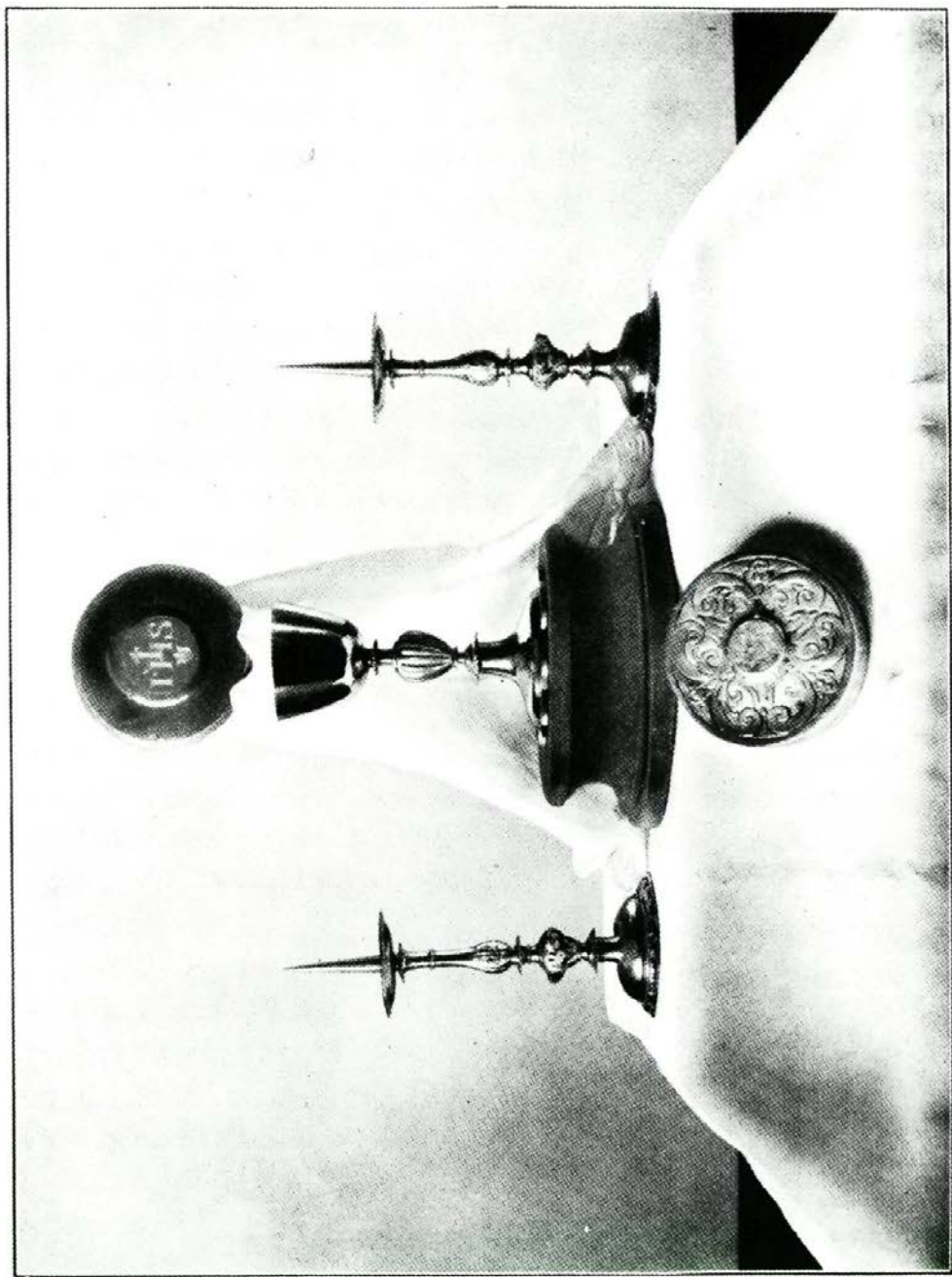
Les voyageurs du *Rubis* n'étaient pas au bout de leurs peines. Aux difficultés de la navigation allait maintenant s'ajouter l'épreuve d'un affreux mal collectif dont presque tous auraient à souffrir.

Plus d'une fois déjà des passagers allant à Québec ou en revenant s'étaient plaints de maux contagieux, épidémiques même, qui avaient frappé certains d'entr'eux. Quelques-uns avaient succombé en route, dont on avait dû jeter les cadavres par-dessus bord.

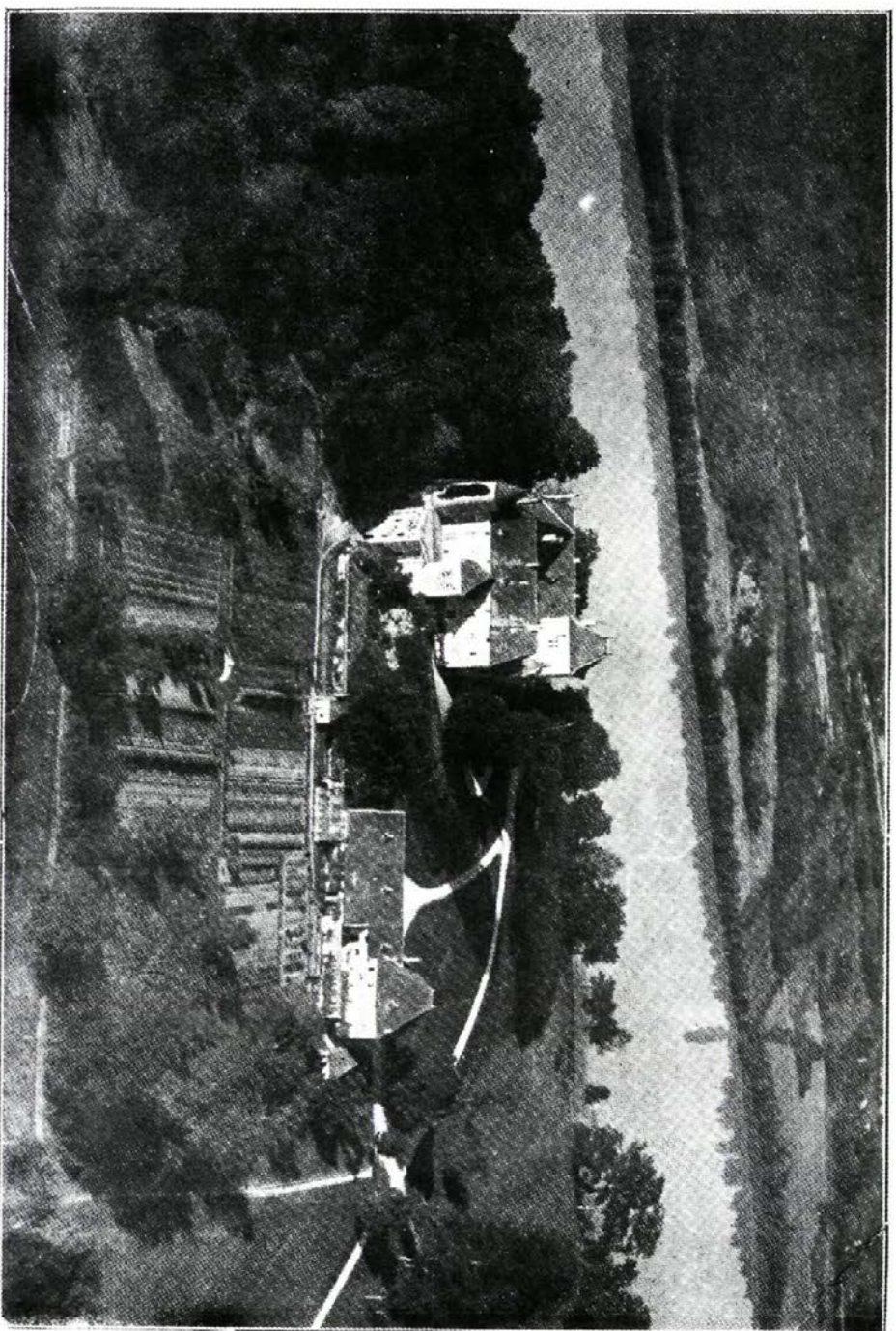
Le jeune régent soigné par le père Canot était-il atteint de ce « typhus exanthématique » (comme on l'appelle aujourd'hui) ? C'est probable. Les causes en sont connues : un manque général d'hygiène, l'entassement des humains dans des locaux trop réduits et surtout la présence de rongeurs comme le rat noir, avec ses poux, agents assurés de contagion.

Or, on n'était pas plus tôt entré dans le Saint-Laurent, que plusieurs occupants de l'entrepont tombèrent gravement malades. « Cette maladie, écrira par la suite l'intendant Hocquart,<sup>42</sup> est une fièvre continue, accompagnée de violents transports au cerveau, et quelquefois d'éruptions. » « C'était, dira de son côté le père Canot, un bien triste spectacle de voir ces pauvres malheureux, les uns sans mouvement, les autres agités d'une fièvre si violente, que quelques-uns se sont précipités dans la mer. D'autres poussaient des hurlements si affreux qu'on les entendait de toute part dans le vaisseau. » On avait installé à la hâte une sorte d'infirmierie. « Représentez-vous un endroit grand comme nos galetas, où la lumière ne pénètre presque jamais et où à peine peut-on marcher droit, tout rempli de paillasses au-dessus desquelles sont des toiles, de la longueur d'un homme et de la largeur de deux pieds, attachées par les deux coins avec des clous, qui servaient également à de pauvres malheureux, de sorte qu'il y en avait près de quatre cents dans un si petit espace. Dans un état si triste, nous autres prêtres aurions-nous été oisifs ? Je vous donne à penser ce qu'on fait et ce qu'on doit faire dans ces circonstances. »

42. Lettre du 6 août 1740, citée par L. Campeau, DBC, II, 554.



*Chapelle de Mgr de Laubérière, retournée à la famille après la mort du jeune évêque. On la conserve aujourd'hui au château du Touvet (Isère)*



*Le chateau de Merieu (Isère), au bord du Rhône, aujourd'hui propriété d'une cousine des Quinsonas, la comtesse de Saint-Pern. On y conserve les papiers de Mgr de Lambertière.*

Au fait, il y avait peu de malades chez les passagers « en chambre ». Tous les bien-portants, laïcs et prêtres, et l'évêque tout le premier, se dévouèrent pour soigner ces infortunés avec les pauvres moyens du bord.

Au lieu de s'améliorer, le temps devenait épouvantable. Le commandant n'enregistrait plus dans son *Journal* que « brume épaisse, vents violents, tonnerre, pluies torrentielles ». C'est dans ces conditions que, le 18 juillet, on aperçut les Sept-Iles. Le lendemain, on doublait le cap Trinité et l'Île-aux-Oeufs; le 20, la côte nord apparut, mais « très embrumée ».

La maladie avait littéralement décimé l'équipage. Pour réduire la manoeuvre on dut larguer la grande voile. Conduit par la sonde, le bâtiment n'avancait que lentement. Le 21, on passa devant le cap Sainte-Anne, et le commandant, dès lors, cherche à se rapprocher de la côte sud, « qu'il est d'usage de fréquenter plutôt que celle du nord, étant plus saine et les mouillages meilleurs. » Le 23, la Saussaye est forcé de jeter l'ancre: « J'ai resté mouillé jusqu'au lendemain 24, autant par le calme que pour donner un peu de repos à l'équipage et ouvrir les sabords pour donner de l'air aux malades et bien nettoyer dans l'entrepont »; mais, le lendemain, dimanche 24, il ne peut plus appareiller, « étant trop faible de monde. »

« Cependant, écrira encore le père Canot, le mal augmentait et nous tâchions de nous rapprocher le plus que nous pouvions de Québec. L'équipage dépérissait de jour en jour et à peine avions-nous qui pût faire la manoeuvre. Les officiers étaient obligés de la faire eux-mêmes, et quiconque avait de la force mettait la main à l'oeuvre. Nous avions beau arborer le pavillon, qui est le signal d'incommodité et qu'on a besoin de secours, qui que ce soit ne venait. Déjà aux environs le bruit s'était répandu que le vaisseau du Roi était pestiféré et en vain tirait-on le canon au bruit duquel on doit apporter des rafraîchissements aux vaisseaux. Voulions-nous aborder avec notre chaloupe, on ne nous voulait point recevoir et on regardait ceux qui y étaient comme gens frappés de contagion. Enfin on avait peu à peu gagné et on n'était plus bien éloigné de Québec, mais on était hors d'état d'avancer ou de reculer, n'ayant plus personne pour faire la manoeuvre. Tous étaient malades: aumôniers, prêtres, officiers, médecins, pilotes; à cinquante lieues plus éloignés de Québec, nous étions



tous perdus sans ressources. Que faire en cet état? Chacun dressait ses yeux vers le Ciel. . . Il se trouva cependant encore quelques-uns pour pouvoir se servir de la chaloupe. On prit ce parti. . . »<sup>43</sup>

A son tour, le commandant va tomber malade. Le 26, en effet, il avait fait mettre la chaloupe à la mer pour aller chercher de l'aide à Québec. Le *Rubis* jeta l'ancre près de l'Île-aux-Lièvres « par 25 brasses ». Telle fut la dernière entrée du *Journal* de bord. On se souvient que le navire avait fait voile avec 340 passagers. D'après divers témoins, il appert qu'en ces derniers jours de juillet, on en avait perdu environ 20 et qu'il restait 120 malades à l'infirmerie.

L'arrivée de la chaloupe à Québec, où l'on se préparait à recevoir l'évêque, plongea la ville dans la consternation. L'intendant Hocquart dépêcha immédiatement au navire sinistré deux bâtiments montés par les meilleurs matelots de la rade. Ils étaient accompagnés d'un chirurgien, Paul Lajus, âgé de 25 ans.<sup>44</sup>

Le *Rubis* resta mouillé jusqu'à l'arrivée de ces secours. Certains malades insistèrent pour se faire transporter à terre, profitant des embarcations venues de la côte; mais, comme le dira l'abbé Pâris, « ils portaient en dedans d'eux-mêmes le venin qu'ils avaient humé », et plusieurs succombèrent. C'est ainsi que le sulpicien Masson de Montbrac, âgé de 26 ans, dut être inhumé le 6 août à Kamouraska<sup>45</sup>. Plus heureux, les sieurs de la Porte de Laleaume et Olivier purent gagner Québec par la route. Ce dernier, ainsi que le capitaine de Rigaud, arrivèrent presque mourants dans la ville. Ils reçurent même les sacrements.

Entre-temps, l'intendant avait donné des ordres pour qu'on se préparât à accueillir le gros des malades. On devait les diriger vers l'Hôtel-Dieu, où ils seraient soignés avec un dévouement inlassable par les religieuses. Leur supérieure, mère Duplessis de Sainte-Hélène, pourra écrire: « Je n'ai jamais tant vu de malades chez nous: les salles, greniers, parloirs extérieurs, tout est plein, et à peine pouvons-nous

43. Cité par Quinsonas, 90.

44. Victime de son dévouement, ce jeune chirurgien, natif de May en Béarn, devait contracter le mal et mourir à l'Hôtel-Dieu, "muni des sacrements", le 25 août. Comme tant d'autres, il fut inhumé le soir même "dans le cimetière des pauvres, à cause de la contagion."

45. D'après H. Gauthier, *Sulpiciana*, 232.

passer entre leurs lits. Tous deviennent noirs comme des nègres sitôt qu'ils sont morts. »<sup>46</sup>

Grâce aux renforts reçus de Québec, le *Rubis* put encore progresser lentement. Des barques légères amenèrent à bon port quelques malades ainsi que des bien-portants. Enfin, le 7 août, le bâtiment jeta l'ancre à la Petite-Rivière. François-Louis eût voulu demeurer à bord, pour n'en sortir que le dernier; mais officiers, médecins et prêtres s'unirent pour l'en dissuader. On le décida à monter dans l'une des chaloupes envoyées par l'intendant: le lundi 8 août, en fin d'après-midi, il arrivait devant Québec.

## VI — À QUÉBEC — DERNIERS JOURS

La population fit à son nouveau pasteur un accueil triomphal, ce qui fera écrire à l'abbé Pâris qu'il fut reçu « avec une pompe inénarrable ». C'est en effet « au bruit du canon, au son des cloches et au milieu des acclamations » qu'il débarqua sur la terre canadienne.

En l'absence du gouverneur, marquis de Beauharnois, alors de passage à Montréal, c'est le commandant Deschaillons, lieutenant de roi, qui lui fit rendre les honneurs militaires; puis l'intendant Hocquart lui souhaita la bienvenue au nom de la colonie. La foule s'était massée sur les quais et s'étendait bien au-delà. On se forma en procession pour conduire le prélat à sa cathédrale. A l'entrée l'attendait l'archidiacre, M. de Miniac, qui l'accompagna jusqu'au choeur. On chanta le *Te Deum*, puis François-Louis donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

C'est seulement vers le soir qu'il put se rendre au séminaire, où il voulait dès l'abord s'installer. Les prêtres de la maison le conduisirent vers les pièces qu'on lui avait réservées. Un peu plus tard, il reçut la visite de quatre membres du Conseil supérieur, dont il faisait lui-même partie de droit. Et il put enfin prendre un repos bien mérité.

Il avait déjà conquis tous les coeurs, grâce à ses manières simples et affables. On se réjouissait de le voir en bonne forme, au point que, dira le père Canot, « il semble porter sur son visage la santé même ».

46. BRH, 1904-1905, II, 289s. Liste reproduite dans Quinsonas, 188.

Personne, sans doute, ne pensait que ces maladies infectieuses comportent souvent une période d'incubation plus ou moins longue et toujours trompeuse.

Le lendemain, mardi 9, François-Louis visita en détail le séminaire, s'entretenant avec les professeurs, les élèves et même le personnel domestique. Il reçut des membres du clergé, des chanoines, des religieux. Ceux qui le virent oublièrent vite ce qu'on regardait d'abord comme une « extrême jeunesse » pour admirer son calme et sa pondération.

Le mercredi, invité par M. Hocquart, il prit le dîner à l'Intendance et créa là comme ailleurs une impression très favorable. Le jour suivant était, comme tous les jeudis, consacré à la promenade. Il faisait très beau temps. Mgr de Laubérivière se joignit aux professeurs et aux élèves, qui passaient la journée à leur jolie campagne de Saint-Michel, dans un site enchanteur, face au fleuve. Cette sortie devait rappeler à François-Louis les bonnes promenades qu'il faisait jadis, avec ses confrères de Saint-Sulpice, dans la banlieue de Gentilly. M. de Beauharnois était rentré ce matin-là, et l'évêque, sur le chemin du retour, s'arrêta au château Saint-Louis pour faire sa visite officielle au gouverneur.

Ce même 11 août, on avait amené à Québec 91 pestiférés du *Rubis*. On les recueillit soit à l'Hôtel-Dieu, soit à l'hôpital voisin du Palais. D'après M. Hocquart, il était mort, depuis le 27 juillet, de 20 à 30 personnes. Et, le lendemain 12 août, le bâtiment venait s'amarrer à Québec. Ce jour-là, le chanoine Thierry Hazeur verra « charroyer les matelots à pleine charrette, et il en mourut en chemin, du port à la ville qu'on a jetés à la mer ».

La liste des malades qui furent traités à l'Hôtel-Dieu et en sortirent, morts ou vifs, nous a été heureusement conservée. On y rencontre des détails plutôt curieux. Ainsi, on apprend que le maître coq du *Rubis* (« sorti le 8 septembre ») s'appelait Pierre Drix ou Drin, et qu'il était assisté d'un nommé Jean Placero, « cuisinier », qui, lui aussi, survécut. En principe, tous les morts, à cause de la contagion, étaient inhumés au « cimetière des pauvres », c'est-à-dire dans la fosse commune, qui était encore terre bénite. Mais, dans le nombre, se trouvaient quelques protestants (de La Rochelle ou du Bearn). S'ils ne voulaient

pas « abjurer la fausse religion », ils étaient « enterrés dans les champs », sort réservé également aux catholiques qui refusaient les derniers sacrements.<sup>47</sup>

Le « venin » qui couvait depuis quelque temps chez François-Louis se manifesta pour la première fois, le vendredi 12 août, par un léger mal de tête. Comme ç'avait été pour bien d'autres un signe avant-coureur, on s' alarma et l'on manda immédiatement auprès de l'évêque le sieur Berthier, chirurgien réputé. La nouvelle de cette indisposition suscita en ville une vive inquiétude. Tous, prêtres, religieux, laïcs, se mirent en prière. M. Hocquart fut à même de suivre les progrès de la maladie: « le 14 et le 15, écrira-t-il plus tard à son ministre, la fièvre ne donna pas d'indication. Le 16, elle redoubla, les transports survinrent, enfin le pourpre parut. »<sup>48</sup>

Après le sieur Berthier, qui tomba bientôt malade, François-Louis fut soigné par ce Paul Lajus, qui devait être à son tour transporté à l'Hôtel-Dieu et y succomber. Il fut remplacé au chevet de l'évêque par celui qu'on appelait parfois « le vieux » sieur Lajus, prénommé Jourdain.<sup>49</sup> Il devait présenter un modeste mémoire de 20 livres « pour l'avoir saigné au bras et saigné au pied deux fois, et avoir veillé deux nuits et passé quelques journées ». Devant cette affreuse épidémie, il semble que la science médicale du temps se soit sentie désemparée, impuissante.

Alors que la ville se désolait, François-Louis restait calme et d'une parfaite résignation, comme l'attestèrent ceux qui furent témoins de sa mort. Ce n'était chez lui, rapporte le père Galpin, « que paroles de douceur, et, dans le temps du grand dérangement, voyant que son domestique s'opposait à son lever, il lui dit avec tranquillité: « Mais quoi, Jourdan, quand je veux une chose devriez-vous vous y opposer ? » Non sans raison, on lui exposa qu'il serait infiniment mieux traité à l'Hôtel-Dieu, tout équipé pour le soin des malades; mais il ne voulut rien entendre: sa santé était « affaire de la Providence, qui la lui conserverait si elle le jugeait expédient pour la gloire de Dieu ».

47. Cf. note précédente. On sait que sur cette liste figure le nom de Martin Dechinique, qui sera le grand-père du trop fameux prêtre apostat, Charles Chiniquy.

48. Correspondance générale, vol. 73. Lettre du 27 août 1740, citée par Quinsonas, 95.

49. Jourdain Lajus (1670-1742), chirurgien natif du Béarn.

Il dut bientôt se rendre compte que sa fin était proche. Il eût aimé faire son ultime confession au père Canot, avec qui il s'était lié d'amitié, mais le jésuite souffrait du même mal: il était arrivé à Québec dans un bien triste état. Ce fut l'un des prêtres du séminaire, l'abbé Jacreau, qui lui rendit ses bons offices. Le 18, il reçut avec piété et en pleine connaissance les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême-onction. La nuit, ainsi que la journée suivante du 19, furent plutôt agitées, mais le moribond put faire à son confident diverses recommandations relatives à la disposition de ses biens.

Ses dernières paroles, qui furent recueillies avec vénération, furent: « *Je meurs dans l'amour de mon Dieu et fidèle à mon Roi.* »

« A 7 heures du matin, il jouissait déjà de l'immortalité », pourra dire M. Ransonnet, directeur du séminaire. On était le 20 août 1740. Son biographe fera remarquer que c'était l'anniversaire de ce 20 août 1739, où il avait prêté serment de fidélité au Roi dans les splendeurs de la chapelle de Versailles.

A Québec le deuil fut immense et devint général, par toute la colonie, à mesure que se répandait la triste nouvelle. Le Canada devait-il donc rester encore sans pasteur? Cette subite vacance du siège fit, paraît-il, dire à l'évêque de Soissons: « Il semble que Dieu soit en colère contre ce pays-là, puisqu'il refuse si longtemps un évêque dont ils ont si grand besoin ». <sup>50</sup>

Il n'était pas question de faire au cher disparu des funérailles dignes de lui. Les dangers de contagion l'interdisaient. On l'ensevelit sans tarder et dans des conditions de pauvreté qui l'eussent réjoui, puisque le cercueil fut une caisse des plus simples, assemblée par le menuisier du séminaire. On le déposa dans sa cathédrale, tout à côté de la sépulture de Mgr de Laval, en qui il avait toujours voulu voir un modèle. <sup>51</sup>

Le chapitre reprit en mains l'administration du diocèse, et, *sede vacante*, nomma deux vicaires généraux: M. de Miniac pour Québec

50. Propos tenus dans une lettre au père Galpin, citée par Quinsonas, 163.

51. Les restes de Monseigneur de Laubérivière reposent toujours sous le chœur de sa cathédrale (basilique depuis 1874), et ce malgré les transformations que ce temple vénérable devait subir au cours des ans: allongement de 1745 à 1748, reconstruction en 1771 après le désastre de 1759, incendie en 1922. La dépouille de Mgr de Laval fut transportée en 1879 à la chapelle de l'université Laval, de sorte que le cinquième évêque est le seul du régime français qui demeure dans son ancienne cathédrale.

et M. Courtois pour Montréal. On ordonna que dans toutes les églises fût célébrée une messe solennelle « pour le soulagement de ce digne prélat. »

La cérémonie, à Québec, eut lieu le 27 août dans la cathédrale, et réunit, outre le gouverneur, l'intendant et la plupart des notables, toute une foule de peuple recueillie. Le chapitre avait confié l'oraison funèbre au chanoine Joachim Fornel, personnage intrigant et plutôt mal vu des autorités.<sup>52</sup> Comme tous ces éloges posthumes par qui n'a pas connu le défunt, cette pièce d'éloquence ne fut qu'un tissu de généralités redondantes.

Dans des lettres particulières, le gouverneur et l'intendant devaient plus tard présenter à la famille éprouvée les condoléances de la colonie. Mais il importait que les parents fussent avertis les premiers de l'angoissante vérité. Qui se chargerait de pareille mission ? M. Ransonnet choisit une heureuse solution. Par un navire marchand quittant Québec dès le 7 septembre, il leur adressa des lettres par lesquelles les Laubérivière connaîtraient les détails de la maladie et de la fin édifiante de leur fils, mais il prévint d'abord le père Valoris, recteur du collège de Grenoble, qui se rendit auprès du président et de madame de Laubérivière, en se faisant accompagner du président de Bally, leur gendre. Et le comte de Quinsonas pourra dire de cette pénible rencontre: « Ceux-là seuls qui ont reçu au coeur la blessure que rien ne cicatrise, l'horrible arrachement dans le plein épanouissement de sa jeunesse de l'enfant né d'eux-mêmes, comprendront ce que dut être l'épreuve pour le Président, si fier de ce fils, pour sa mère qui vivait avec lui en une véritable intimité d'âme. Mais ils l'avaient consacré à Dieu, Dieu leur demandait le sacrifice total, ils le firent avec une foi et un courage que reflètent les réponses du Président aux manifestations de sympathie. »

Effectivement, les malheureux parents durent puiser quelque réconfort dans les paroles de condoléances qui leur vinrent de tous côtés. Personne, cependant, ne sut mieux que M. Couturier leur dire combien il partageait leur épreuve en perdant du même coup un disciple de prédilection.

52. Sur Joachim Fornel, né en 1697 à Québec, mort en France après 1753, cf. N. Baillargeon, DBC, 238s. L'orateur eut soin d'envoyer à la famille de Laubérivière le texte de son discours, auquel il joignit un projet d'épithaphe (en latin, et de style lapidaire !) avec une lettre destinée (dit-il) à "sécher leurs larmes".

Quant à Mgr de Caulet, évêque de Grenoble, il jugea bon, pour l'édification de ses ouailles, d'adresser aux curés de son diocèse une lettre pastorale dans laquelle il faisait un juste éloge de ce jeune Dauphinois que l'Eglise venait de perdre si tragiquement. Ce faisant, le prélat loua, certes, les grâces extérieures, les talents naturels et acquis, la prudence prématurée du sujet, mais il insista fortement sur l'ardente charité qui avait toujours animé les désirs et les actes de François-Louis.

### VIII — ÉPILOGUE

C'est bien cet amour de Dieu et du prochain qui avait inspiré la trop brève carrière de François-Louis. Ceux qui l'avaient vu à l'œuvre pendant la traversée, puis au cours de son bref passage à Québec, en avaient été fortement impressionnés, au point de conférer déjà au jeune évêque l'aurole de la sainteté. Et l'on ne se privait pas de voir en lui comme un autre Charles Borromée et de lui prédire l'épiscopat fructueux d'un François de Sales.

Après sa mort, on se disputa ce qui restait de son modeste vestiaire. Il fallut même, assure le père Canot, « déchirer plusieurs de ses collets pour les distribuer au peuple, qui lui attribue des miracles ». Le musée de l'université Laval possède un précieux souvenir de celui qu'on appelait couramment « notre saint évêque » : c'est une mèche de cheveux, coupée le jour même de sa mort par l'abbé Jean-Baptiste Gosselin,<sup>53</sup> des Missions étrangères, et revêtue d'une authentique signée de son confrère l'abbé André.

De 1745 à 1748, des travaux permirent d'allonger la nef de la cathédrale. La sépulture de Mgr de Laubérivière fut ouverte, et son successeur immédiat, Mgr de Pontbriand<sup>54</sup>, retira d'entre les ossements

53. J.-B. Gosselin, né (vers 1712) et mort en France (1749). Au Canada de 1729 à 1748.

54. Dès qu'on apprit à Paris la mort de Mgr de Laubérivière, la Cour lui choisit un successeur dans la personne de Henri-Marie Dubreil de Pontbriand, né à Vannes en 1708 et qui fut ainsi le sixième évêque de Québec (1741-1760).

Jourdan et Besson demeurèrent au Canada, où ils firent carrière. L'abbé Pierre Pâris y resta lui-même le temps de mettre ordre aux affaires de feu son maître. C'est ainsi qu'il put retourner à la famille "une malle et deux caisses", qui ont permis aux Laubérivière-Quinsonas de conserver de précieux souvenirs du disparu, y compris sa chapelle. Le fidèle secrétaire prit lui-même passage (le 11 octobre) sur le *Rubis*, dûment aéré et désinfecté.

trois vertèbres qu'il voulait conserver à titre de reliques. Malheureusement, ce dépôt sacré ne se retrouva jamais, perdu sans doute dans la débâcle de 1759.

Une découverte que l'on fit lors de l'inventaire des biens du disparu devait encore accroître sa réputation de sainteté: dans le compartiment secret d'une cassette, on trouva des instruments de pénitence: « un cilice de toile de crin avec ceinture pareille, trois disciplines de corde et une de fer. » Au cours des années qui suivirent la mort de l'évêque, on signala diverses grâces et même des guérisons obtenues par son intercession. Dans sa famille, au Dauphiné, des enfants faisaient leurs prières devant le portrait de François-Louis.

Depuis, les échanges ne cessèrent jamais complètement entre les Laubérivière-Quinsonas et le diocèse de Québec. En 1875, Mgr Taschereau suggéra qu'on ajoutât le nom de son prédécesseur à celui d'une municipalité qu'on détachait de la ville de Lévis: aujourd'hui, Saint-David-de-Laubérivière compte environ 3,000 habitants.

En 1885, l'abbé (peu après Mgr) Cyprien Tanguay publiait son opuscule, dans lequel il rappelait que, depuis Mgr De Pontbriand, un dossier avait été constitué à l'archevêché de Québec sur les vertus de son cinquième évêque. « Le nom de Laubérivière, écrivait Mgr Bégin en 1912, évoque toujours dans notre Nouvelle-France — et surtout à Québec — des souvenirs bien touchants et bien édifiants ». Et, plus récemment, lorsque le comte de Quinsonas, travaillant à sa biographie, parue en 1936 — et sans doute définitive — voulut se documenter, il s'adressa à l'archevêché de Québec et obtint, avec le plus bienveillant accueil, tous les renseignements désirés.

Enfin, dans la préface, déjà citée, de cet important ouvrage, le cardinal Baudrillart affirme justement que « le Canada garda la vision de l'homme de Dieu qui lui avait été montré; le tombeau du cinquième évêque de Québec devint l'objet d'une dévotion spontanée... » Et Son Eminence va plus loin, ajoutant: « Il ne paraît guère douteux que, sans la conquête anglaise, la cause de béatification du saint pontife français n'eût été régulièrement introduite. »

Ceux-là qui auraient naturellement aimé voir François-Louis placé un jour sur nos autels, qu'ils se consolent, en songeant que beaucoup de saints, et non des moins vénérés, se passèrent aisément des honneurs de la canonisation!



La science de l'histoire pourrait être qualifiée d'«exacte», en ce sens qu'elle doit reposer uniquement sur des faits passés, prouvés, *exacts*. Aussi nous garderons-nous de «prévoir» et de prédire, comme certains ont pu le faire, ce qu'eût été l'épiscopat du cinquième évêque de Québec, s'il eût survécu.

Toutefois, étant donné le caractère de François-Louis et ce que nous savons de lui, il est permis d'inférer qu'il ne serait pas tombé dans les défauts de ses prédécesseurs. D'abord, il eût gardé la résidence, ne s'en éloignant que pour visiter les diverses parties de son vaste champ d'apostolat. Rien n'avait nui aux intérêts du diocèse comme cet absentéisme, devenu intermittent chez Mgr Dosquet, mais permanent pour Mgr de Mornay, qui administra l'Eglise canadienne à distance et par personnes interposées. C'est ainsi que s'étaient formés et développés des clans, des factions qui se heurtaient et se combattaient, au grand détriment de la discipline ecclésiastique instaurée jadis par Mgr de Saint-Vallier.

François-Louis était trop fin pour n'avoir pas éventé les intrigues des frères Hazeur, qui entendaient régner sur le chapitre de Québec comme sur une chasse gardée. Au cadet sollicitant de lui une promotion, il avait répondu, l'avons-nous dit, par une fin de non recevoir. Entre les diverses institutions du pays, si peu d'accord depuis Mgr de Saint-Vallier, il eût été un agent de conciliation et de bonne entente.

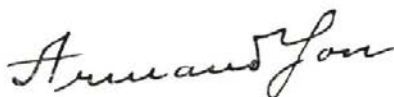
Ancien élève des jésuites, il avait gagné déjà ceux du Canada, à en juger par les appréciations flatteuses des pères Galpin et Canot, ce dernier devenu pour lui un ami intime. D'autre part, les sulpiciens de Montréal allaient accueillir à bras ouverts ce fils de leurs oeuvres, annoncé par leur supérieur Couturier, et à qui le seul reproche qu'on osait faire était d'avoir « trop sucé le lait de Saint-Sulpice » !

Quant aux prêtres des Missions étrangères, ils abandonneraient vite leurs appréhensions en connaissant mieux cet évêque si simple de manières, si généreux de coeur quoique économe de ses deniers, mais avant tout soucieux de n'être à la charge de personne. Sans compter que le retour prochain du supérieur Vallier<sup>55</sup> eût assuré à son hôte, au moins pour quelques années, la compagnie d'un prêtre capable et éminemment sympathique.

55. Rentré à Québec en 1741, M. Vallier devait y mourir le 16 janvier 1747, âgé d'à peine quarante ans.

A priori, les autorités civiles ne pouvaient que recevoir avec considération un prélat de la qualité de François-Louis. Mais, avec un gouverneur qu'on a qualifié de « bon, affable et généreux » et un intendant actif et dévoué comme Hocquart, le nouvel évêque pouvait compter se voir puissamment secondé dans son ministère apostolique.

Enfin, sans pouvoir s'enorgueillir d'une grande prospérité matérielle, la Nouvelle-France, comme un reflet du Royaume, connaissait du moins une paix enviable, en cet an de grâce 1740 qui lui donnait un jeune pasteur si riche de promesses.




---

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Comte de Quinsonas, *Un Dauphinois cinquième évêque de la Nouvelle-France : Monseigneur de Laubérivière (1711-1740)*, par un de ses arrière-petits neveux. Avec une Lettre-Préface de S. E. le Cardinal Baudrillart, de l'Académie française, recteur de l'Institut catholique de Paris. Paris, Librairie orientale et américaine G.-P. Maisonneuve, 1936. In-4 to, xvii-206 p. 14 planches h.-t. Pièces justificatives. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Lucien Campeau, *François-Louis de Pourroy de Laubérivière*, DBC, II, 553s.

Auguste Gosselin, *L'Eglise du Canada*, V., 353s. Québec.

Cyprien Tanguay, *Mgr de Laubérivière*, Montréal 1885, in-12, 160 p.

*Bulletin des Recherches historiques* (BRH), Lévis. Tables & passim.